

ETC



***Via dolorosa* : le pèlerinage aux sources**

Serge Roy, Maison de la Culture Frontenac, Montréal. Du 15 janvier au 9 février 1992

Alain Gignac

Number 18, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35891ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gignac, A. (1992). Review of [*Via dolorosa* : le pèlerinage aux sources / Serge Roy, Maison de la Culture Frontenac, Montréal. Du 15 janvier au 9 février 1992]. *ETC*, (18), 52–53.

VIA DOLOROSA : LE PÈLERINAGE AUX SOURCES DE SERGE ROY

Serge Roy, Maison de la Culture Frontenac, Montréal. Du 15 janvier au 9 février 1992

Si il est permis de déguster, ainsi que le suggérait Marie-Michèle Cron dans son compte rendu du *Devoir*, le « petit journal illustré » de Serge Roy « comme une glace au chocolat », ce ne sera peut-être pas sans éprouver, devant cette « association d'objets et de formes [dont] résulte un mélange de luxe, de calme et de sacré »¹ une indéfinissable et persistante impression de malaise.

Ce qui paraît nous être proposé, au premier abord, comme une rafraîchissante et anodine promenade « dans nos fonds de tiroir ou sur les étagères d'une vieille armoire »² nous entraîne, en réalité, bien au-delà d'un simple regard attendri sur les émotions bricoleuses d'une mémoire en mal d'enfance perdue.

Chacun des quinze réceptacles dont est jalonné le parcours de cette « voie douloureuse », s'ils empruntent une féerie somptuaire mais trompeuse à la magie dérisoire des guignols, sont autant de chausse-trappes amorcées pour se dérober sous nos pas et nous faire basculer dans l'intimité d'une conscience délicate et tourmentée. C'est à partager sa difficulté d'être, en quelque sorte, que l'artiste nous convie.

Sans jamais se départir d'une pudeur rigoureuse qui s'amuse à brouiller les pistes, il entremêle à foison, parmi les déroutants feuillets de son petit atlas de la civilisation occidentale, de touchants artefacts émergeant de son histoire personnelle ou familiale.

« Clins d'œil au théâtre, à l'architecture, au savoir et à la connaissance du monde »³ abondent et se télescopent tout au long de cet invraisemblable itinéraire. L'artiste ne craint pas de juxtaposer, comme autant de témoignages de notre inconséquence, colosses de la statuaire fasciste des années 1930 et entremets à la gélatine bourrés de colorants chimiques dans ce tour du monde en quatre-vingts images.

Le recours à l'humour qui s'ingénie à faire cohabiter le dérisoire (perles de verroterie, éléments de roule-

ments à billes corrodés devenus pièces de charcuterie, meubles lilliputiens de tôle ouvragée ou silhouettes de bois découpé de Popeye et Olive) avec des formes



Serge Roy, *Rome*, 1991. Techniques mixtes ; 56 x 43 x 21 cm.

symboliques ou universelles (spécimens cabalistiques ou gravures anciennes représentant figures historiques et créatures mythologiques) dans chacune de ces niches de bois et de tôle gaufrée n'est certes pas de l'ordre de l'emprunt gratuit au vocabulaire du surréalisme.

Chacun de ces théâtres en *clips* où se font face, se toisent, se heurtent, se contemplent, se dénaturent, s'accouplent pour, en définitive, mieux se confondre le sublime et le grotesque, est une image de notre monde. La troupe bigarrée de personnages en quête d'auteur qui s'agitent, à l'échelle, dans ces délirants microcosmes

sont autant de chercheurs d'absolu taillés à notre image et à notre ressemblance.

« A. Roy, boucher » (le propre grand-père de l'artiste) ou Charlston Heston en Ben Hur, Alexandrine Moffat ou Guillaume d'Orange-Nassau, il ne faut pas

émerveillé et iconoclaste de l'artiste n'est-il mieux mis en relief que sous le boîtier de plexiglass de *S'allonger tout près*. Choissant d'y faire voisiner auprès d'un indescriptible *Mausolée de Marie-Stuart* un irrévérencieux Sacré-Cœur (emmanché d'une pince de crabe et empanaché d'un os de poisson) et une gracieuse figurine de plâtre abîmée dans une révérence de cour, il compose, en recueillant des fragments épars de notre mémoire collective, un hallucinant reliquaire où viennent se narguer, dans une apothéose de dérision baroque, le sacré et le profane.

Le caractère de sanctuaire que veut suggérer l'installation est également mis en relief par le dallage de (fausse) marqueterie de *Que se passe-t-il sur le parquet ?* Cette composition en trompe-l'œil, constituée d'un assemblage de couvertures de livres anciens aux textures patinées⁴, témoigne du plaisir sans équivoque qu'éprouve l'artiste à palper les matières et à dénaturer formes et objets en les dépouillant de leur signification première.

C'est probablement ce plaisir, en définitive, qui nous fournit la meilleure clef pour pénétrer l'univers de Roy. Sa voie douloureuse, si elle se propose comme un « pèlerinage » introspectif aux sources de l'être et du néant, pavé d'incessants rappels à la vanité des choses, nous abandonne à nous-mêmes, sans remords, dans le formidable ébranlement d'un éclat de rire. C'est dans ce rire plein de santé, véritable antidote au mal de vivre dont ce « chemin de la croix » se propose comme un

exorcisme que se dissimule, peut-être, la véritable sagesse...

ALAIN GIGNAC



Serge Roy, *Les talismans d'Adriano Lemmi*, 1991. Techniques mixtes ; 56 x 43 x 21 cm.

s'y tromper, ne cohabitent pas que dans cet univers onirique et factice. Ils sont engagés, chacun à leur manière, dans une même entreprise de résolution du monde, qu'ils se présentent derrière l'étal de leur boutique familière ou drapés dans les oripeaux hollywoodiens de l'acteur.

L'humour, dans l'œuvre de Serge Roy, désamorce l'impitoyable logique de l'absurde – en le dépouillant de sa séduisant et pernicieuse dimension tragique.

Nulle part ailleurs, peut-être, le propos à la fois

NOTES

1. Cron, Marie-Michèle, « Incursion dans l'enfance », *Le Devoir*, 30 janvier 1992, p. B-3.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. Il a été possible de voir cette pièce, il y a deux ans, dans le cadre de l'exposition *Coup de cœur* présentée à l'Entrée libre à l'art contemporain.